

L'ÉVÉNEMENT COMME FORTE OSCILLATION DES PERCEPTIONS DU POSSIBLE

Hervé Rayner

Les sciences sociales se sont largement construites **L** contre l'événement, longtemps considéré par des auteurs faisant autorité comme un épiphénomène indigne d'intérêt scientifique. La question du poids à lui accorder, celle de son statut épistémologique, n'a pourtant jamais été complètement tranchée et revient périodiquement hanter les débats, en particulier dans le sillage de « grands événements » : la « chute du mur de Berlin », le « 11 septembre 2001 », le « printemps arabe », etc. Edgar Morin a vu en Mai 1968 un « retour de l'événement » (1972a et b), et Pierre Nora, qui y a assisté depuis son balcon, boulevard Saint Michel, parlait d'un « événement monstre » (Nora, 1974). Sans surprise, le « 11 septembre 2011 » a été suivi d'un regain d'intérêt pour l'événement¹ dans presque toutes les disciplines et sous-disciplines des sciences humaines, les études des médias (Arquembourg, 2011), de genre (Bergère et Capdevila, 2006), de littérature (Boisset et Corno, 2006), d'urbanisme (Boulier, 2010), d'icnologie (Jeu de Paume, 2007), etc. Ces mouvements de balancier – de dévalorisation/valorisation – de l'événement, loin de dissiper la dichotomie structure/événement et ses corol-

1. Bensa et Fassin (2002) ; Derrida et Habermas (2004) ; Bessin, Bidart et Grossetti (2010) ; Rousseau et Thomas (2009) ; Dosse (2010) ; Bessière *et al.* (2011).

laïres (nomologie/idiographie, objectivisme/subjectivisme, déduction/induction, explication/compréhension, macro/micro, ordre/désordre, etc.), tendent à les conforter : les uns continuent d'exclure l'événement de leur quête des lois de la société, la priorité du programme de recherche restant la découverte de régularités, voire d'invariances ; les autres soulignent à travers l'événement l'inanité du pari nomologique, la naïveté des *social scientists* calquant leurs méthodes sur celles des sciences dures.

Le point de vue ici défendu s'inscrit dans ce débat fondateur des sciences sociales en tentant de penser ensemble événement et structures, le premier étant appréhendé comme une tournure – une torsion – des secondes. Issu de structures, l'événement transforme ces structures, soit une série de boucles de rétroaction constitutives de sa dimension émergente et, plus généralement, de l'aspect enroulé des processus sociaux. C'est dans le cadre de mes travaux sur les scandales (2001, 2005b et 2007), conçus comme des cas de mobilisations prenant place autour de dénonciations publiques, que je me suis intéressé à l'événement. Il me fallait en effet résoudre une énigme : expliquer des fluctuations très abruptes de la jouabilité de la dénonciation et leurs liens avec des modifications des pratiques, du contexte et des structures sociales. En Italie entre 1992 et 1994, les scandales en série *Tangentopoli* impulsés par l'opération « Mains propres » consistaient en une reconfiguration des relations entre journalistes, acteurs politiques, judiciaires et économiques débouchant sur l'effondrement des cinq partis qui avaient monopolisé le gouvernement depuis 1946. Cet enchaînement de scandales a été le produit et le producteur d'une jouabilité inédite de la dénonciation des pratiques de corruption, elle-même issue de la concomitance de fortes oscillations des perceptions du possible dans et entre les quatre principaux secteurs concernés (politique, judiciaire, médiatique, économique), où nombre d'acteurs ont fait des choses qu'ils n'auraient jamais pensé faire auparavant : des « puissants » lâchant leurs prestigieux avocats pour des défenseurs très peu cotés au barreau de Milan, de riches entrepreneurs se rendant au palais de justice pour y détailler leurs malversations, des substituts du procureur ployant sous le coup des aveux et prônant une « solution